

Je vis
l'œil sous
du chien



De Jeanne Benameur

THEATRE DU BOCAGE

JE VIS SOUS L'OEIL DU CHIEN

De Jeanne Benameur

Interprétation : Claude Lалу

Collaboration à la mise en scène :
Angélique Orvain, Alexandre Blondel et Manuel Bouchard

lumières : Manuel Bouchard
Univers sonore : Arnold Courset Pintout
Costumes : Anaïs Lалу
Visuel : Didier Gauduchon
Administration : Bruno Auger

Un homme, professeur de philosophie, découvre dans la chambre de son père, récemment décédé, un revolver chargé.
Son monde « ferme et tranquille » s'effondre. L'arme engendre une pulsion soudaine.
Une urgence ; jeter l'arme. Mais...

A la manière d'un polar, Jeanne Benameur nous entraîne dans un dédale où résonne sa parole à la fois violente et poétique.
Nous cherchons à recomposer ce thriller – pour comprendre.



Tout s'effondre lorsqu'il découvre le revolver. Son père, également professeur de philosophie, ne croyait pas ce qu'il enseignait !

Le monde est « renversé ».

Ancré dans les certitudes de sa culture, de la légitimité de son jugement, il sait ce qui est bon pour l'autre et peut décider à sa place. L'autre devient notre vassal, notre obligé, notre inférieur.

Dans le métro, face à un garçon accompagné d'un molosse, il voit ou imagine voir la fragile humanité tenue en laisse par une féroce animalité. La main sur le revolver, devenu sa « part obscure » au fond de sa poche, il décide de libérer le garçon en tuant le chien.

Vertige.

La volonté de rétablir « un monde ferme et tranquille » alliée à sa part d'ombre l'ont fait passer de la civilisation à la barbarie.

D'où cela vient-il ? Personne ne lui a appris ça...

Il se croyait protégé par la pensée, par les mots.

Submergé par la rage, Il est devenu chien, jusqu'à perdre l'usage de la parole.

Après cela, le défi! Il faut tout reconstruire, face à ce garçon, son double.



L'écriture poétique de Jeanne Benameur est tour à tour haletante et introspective. Pour dévoiler le fil rouge du récit, on passe par des ellipses qui bousculent le temps, les rythmes et la chronologie. Apparaissent alors dans le chaos, les éléments d'un puzzle qui, peu à peu, composent une image floue où le cauchemar côtoie la réalité. Lorsque la brume se dissipe, l'espoir renaît; il faut passer un contrat, échanger « la parole vraie », celle qui ne se cache pas derrière les mots.

Le corps accompagne et quelquefois précède le film mental. Il est le messenger des émotions. Chaque phrase, chaque mot est le moteur temporisé du mouvement ou de son absence.

Ici la mise en scène est chorégraphie des errances de la pensée et des silences fertiles

Nous sommes face à la rage des humains.
Celle de « désirer ce qu'on ne peut pas aimer »

Cette quête nous entraîne à la poursuite de l'impossible, le combat est de tous les instants, c'est une traque.

On court on halète, on tombe, on se relève, on hésite, on attend... et on court encore.



Le corps devient l'autre écriture de ce polar intime où l'on marche sur une crête pour parler de libre arbitre.

L'espace est le seul ancrage au réel, pourtant, selon l'angle de lumière, il se transforme d'un instant à l'autre au gré de la course labyrinthique de notre conscience, de notre « dedans ».

De terrain vague il devient la rue, le métro, la chambre du père, le lycée, etc... puis retour au terrain vague.

Images stroboscopiques dérivées du réel.

Les sons du quotidien sont distordus, ils nous escortent ou nous devancent dans ce dédale onirique

Le corps aussi, à l'instar de l'espace et de l'univers sonore, se métamorphose, mutant il est le chien, puis autre vertige, la greffe du revolver au bout du bras, prend.

Dans un cas comme dans l'autre la lutte est inégale, contre la part obscure les mots sont impuissants.



Seule la présence d'autres corps, la chaleur, peut apaiser ; des vivants pour échapper au trouble : ses élèves, les gens dans la rue, Laurence, la femme enceinte dans le métro...

L'humour et l'auto dérision sont en embuscade et révèlent la lucidité qui éloigne la perte de raison, la folie.

L'auteure a pris soin de laisser la porte ouverte, surtout ne pas la refermer.

La matière texte prise à bras le corps dégage une parole palpitante qui du défi conduit à un deal, promesse d'espoir.

Les racines d'un spectacle sont bien souvent la rencontre avec un texte.
Au fil de la lecture vous ressentez la justesse de l'écho d'une sensation enfouie en vous, que vous n'aviez pas encore formulée.
Voilà que les mots d'une (ou d'un) autre, le souffle de son écriture, vous émeuvent.
Vous avez alors envie de vous en emparer, pour les partager.

Il peut nous arriver à tous un jour, quelques heures, une fraction de seconde, d'être à cheval entre notre raison et nos pulsions; dans ces moments-là le vertige nous fait vaciller et apparaît une part de nous même jusqu'alors inconnue...ou repoussée.
Cette part d'ombre souvent niée, nourrie d'instincts primaires, de défense et de défiance, nous avons mis toute notre intelligence, notre culture à la maquiller.
Qu'un événement majeur remette en cause ce que nous avons mis une vie à échafauder et le château de carte s'effondre, le masque tombe.
Épouvantés par le gouffre sous nos pieds nous allons tout tenter pour rester en surface et découvrir au moment ultime, peut-être au réveil, que cet abîme n'est que notre vision du monde à travers le filtre de nos certitudes.
S'échapper du moule, se débarrasser de ses oripeaux et accepter enfin, face à l'autre, d'être nu.



Scénographie : Un en-deçà -- L'espace intérieur confortable mais tendu, frontal-- et un au delà. Une histoire de bords, de frontières, de limites, d'avant et d'après, de dedans et de dehors. Tout semble défini, figé, puis les lisières se déplacent, l'identité du lieu bascule au gré de la lumière, du corps et de la parole. Anamorphose de l'espace. Proposer une image protéiforme, étirée. Cinémascope.

UN MOT DE L'AUTEUR

J'ai assisté à la représentation de « Je vis sous l'œil du chien » et j'aimerais faire part de ma grande joie face à ce travail.

J'ai eu la sensation que le texte était saisi dans ses moindres nuances et c'est chose rare. J'ai vu Claude Lалу habité par les mots et à son tour en faisant une matière apte à habiter chacun. Cela aussi, c'est rare.

La façon d'occuper l'espace sur scène par un corps qui se déploie et entraîne ou au contraire nous resserre dans nos interrogations les moins avouables, c'est à cela que j'ai assisté. Et j'ai été moi-même emportée, tenue avec une intensité que je ressens encore.

C'est le fruit d'un travail de longue haleine, je le sais et c'est un travail juste et fort. La mise en scène a su être dépouillée tout en donnant au texte sa capacité à être vu, entendu, senti.

Je remercie profondément Claude et toute cette belle et fervente équipe du Théâtre du Bocage et j'espère que leur travail pourra être de nouveau joué encore et encore.

Jeanne Benameur

JE VIS SOUS L'OEIL DU CHIEN

THEATRE DU BOCAGE

FICHE TECHNIQUE

ouverture : 6 m / profondeur : 5 m / hauteur : 2,5 m
pendrillonnage à l'allemande
Lumière : 24 circuits 10A
Son : diffusion salle + lointain
possibilité de jouer en régie autonome
Montage : 1 service technicien si implanté



Le Théâtre du Bocage est conventionné par le Département des Deux-Sèvres et la Ville de Bressuire. Avec le soutien de la région Nouvelle Aquitaine

THEATRE DU BOCAGE

Maison des arts – 1 Bd Nerisson – 79300 BRESSUIRE

05 16 72 08 67 - contact@theatre-du-bocage.com

www.theatre-du-bocage.com